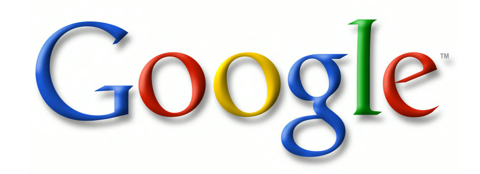
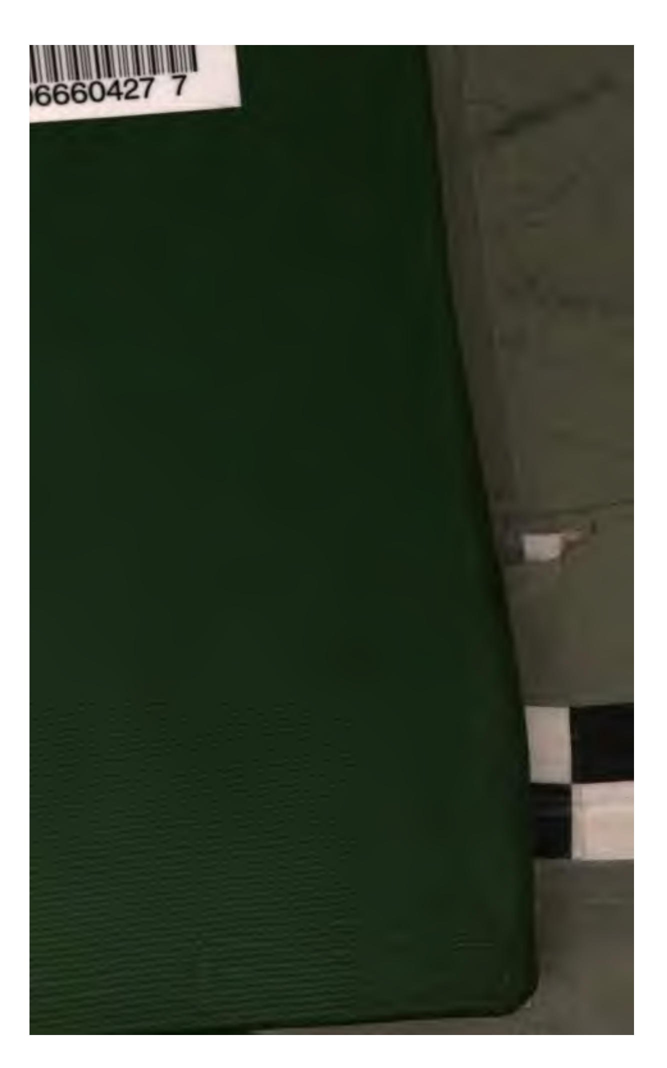
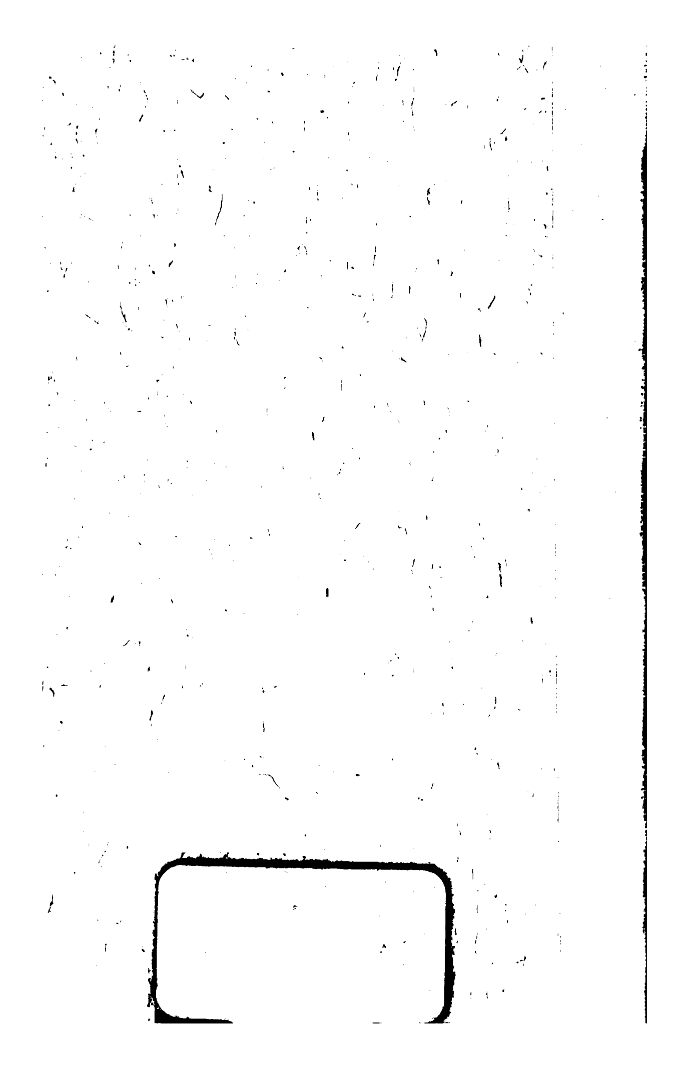
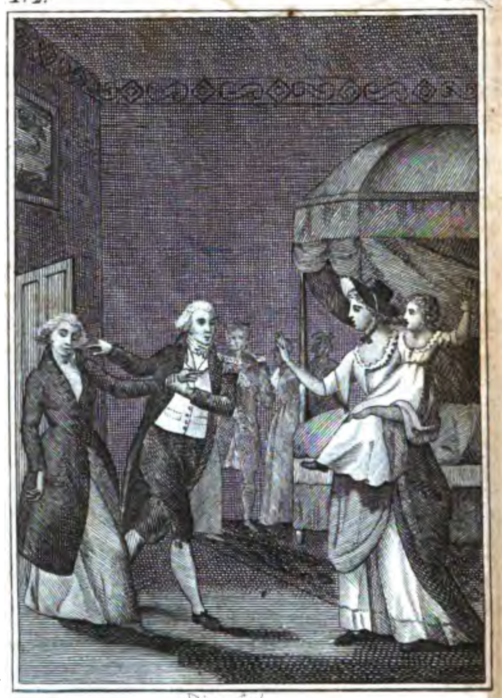



06660427 7





T. 2. P. 1.



Dien, sculp

la Gouvernante

LES MATINÉES
DE L'ENFANCE,

OU

HISTORIETTES AMUSANTES ET MORALES,

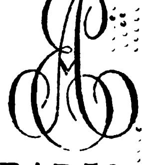
MÊLÉES DE DIALOGUES ENTRE UNE MÈRE ET SES ENFANS;

Ouvrage traduit et analysé de l'anglais de SERGIUS JOHN et autres Ecrivains.

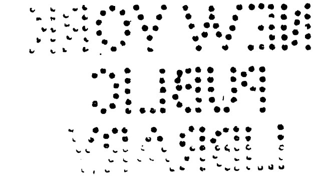
PAR T. P. BERTIN.

Avec vingt-quatre jolies gravures.

TOME SECOND.



PARIS,
A la Librairie d'éducation d'Alexis EYMERY, rue Mazarine, n° 20.
1820.



LES MATINÉES

DE

L'ENFANCE.

1er DIALOGUE.

La Gouvernante.

LA MAMAN, JAMES, ROSA, EDOUARD, MARIA.

LA MAMAN.

MES enfans, il y a des vieilles femmes, des cuisinières, des bonnes, des nourrices, qui

s'amusent à faire aux enfans des contes ridicules, qui leur parlent d'*esprits*, de *revenans*, toutes choses absolument fabuleuses, et qui n'existent que dans leur imagination: ces femmes, quand un enfant refuse de faire quelque chose qu'elles leur commandent, les menacent sur-le-champ de l'apparition d'un homme noir, d'un spectre ou d'un revenant; une telle menace opère comme un talisman. Mais vous n'avez pas besoin d'être prévenus contre ces puérilités, et je suis persuadée

que si on vous faisait de pareils contes, vous ne pourriez pas vous empêcher d'en rire.

ROSA.

Oh! maman, il y a long-temps que ma bonne tante Jannett m'a prévenue de la fausseté de toutes ces histoires, et je les regarde aujourd'hui comme des contes à dormir debout.

LA MAMAN.

Vous avez bien raison, ma

fille ; et pour vous confirmer dans cette persuasion, je vais vous faire le récit d'une aventure fort singulière, arrivée à une bonne qui avait la manie de faire peur à un enfant placé sous sa garde.

JAMES.

Ah ! maman, contez-nous-la.

MARIA.

Oui, maman, elle ne pourra que nous intéresser.

LA MAMAN.

Eh bien, je vais vous en faire part:

Louisa Cosway, fille unique, avait été un des enfans les plus aimables et les plus heureux jusqu'à l'âge de quatre ans : elle avait un caractère docile, le cœur bon, l'humeur enjouée, et devait toutes ses perfections aux soins de M. Cosway son père, qui l'aimait tendrement, et qui lui avait donné des preuves de son affection, en la rendant bonne, soumise et contente; telle était la petite Louisa lorsqu'elle n'avait encore que quatre ans.

Elle entrait à peine dans sa

cinquième année, que son digne père mourut, et qu'elle fut entièrement laissée aux soins de sa mère. Mistriss Cosway aimait beaucoup son enfant, mais malheureusement pour la petite Louisa, elle aimait encore plus la parure, les spectacles, les bals, la grande compagnie, et il lui restait fort peu de temps pour s'occuper de sa fille; elle en confiait donc entièrement le soin, comme je viens de vous le dire, à une gouvernante nommée

Betsy, avec laquelle elle la laissait perpétuellement.

MARIA.

Oh! comme je m'ennuierais si j'étais toujours privée de la société de maman!

LA MAMAN.

Je reconnais là ma fille.

Mistriss Cosway trouvait à peine le temps d'embrasser Louisa une fois par jour, et lui disait d'être bonne fille, sans prendre le moindre soin pour la rendre

telle. Quelle différence, mes enfans, entre la conduite de Betzy et celle de M. Cosway, qui avait toutes sortes d'attentions pour sa fille, et qui cherchait tous les moyens de la récréer ! Elle était alors obligée de rester dans un coin de la chambre, toute la journée, et de s'amuser avec ses joujoux ; Betzy, qui n'aimait pas les enfans, la grondait et la battait du matin au soir ; elle ne lui laissait voir aucune camarade. Si Louisa lui faisait quelque question, Betzy ne dai-

gnait pas seulement lui répondre, ou si elle lui répondait, c'était d'une manière inintelligible.

EDOUARD.

La pauvre petite, comme je la plains !

LA MAMAN.

Cette Betzy, d'ailleurs, n'avait aucune des qualités nécessaires pour gouverner des enfans ; elle était ignorante, acariâtre, commune dans son langage ainsi que dans ses manières, et si violente

que ses regards faisaient trembler Louisa : si la petite malheureuse, lasse de s'occuper de ses joujoux, lui demandait la permission de se mettre à côté d'elle pour la voir travailler, « Non, Mademoiselle, lui répondait-elle durement, retournez-vous-en dans votre coin ; faut-il que je vous aie continuellement sur mes épaules » ?

ROSA.

Ah! la méchante créature !

LA MAMAN.

Louisa se mettait à pleurer ; et, joignant les mains, elle s'écriait : « Mon papa ! mon papa ! est-ce que je ne vous reverrai plus jamais ? venez donc vers moi, mon papa » ! Et aussitôt Betzy courait à elle, lui donnait un soufflet en lui disant : « Mademoiselle, ne troublez pas les cendres de votre papa ; si vous pleurez encore, je vous mettrai dans le cabinet noir ». Louisa ne pouvait s'empêcher de

pleurer, car Betzy lui faisait beaucoup de mal, et cette misérable l'enfermait aussitôt dans un cabinet sombre.

MARIA.

Quel raffinement de cruauté!

LA MAMAN.

Louisa n'avait aucune peur du cabinet noir, car son papa l'avait accoutumée à aller dans des chambres obscures comme dans des chambres éclairées, il jouait même avec elle aux

quatre coins, le soir, sans chandelle, pour l'accoutumer à marcher la nuit sans tomber : la chambre où il se livrait à ce passe-temps était spacieuse, couverte d'un tapis, et entièrement dépourvue de meubles : Betzy, à qui la colère faisait oublier que la petite Louisa ne redoutait aucunement l'obscurité, voulait à toute force lui faire peur du cabinet noir et de beaucoup d'autres choses, car elle se disait à elle-même : *Si je puis lui inspirer la crainte*

des revenans, des spectres, des esprits, elle fera tout ce que je voudrai, et elle m'épargnera beaucoup d'embarras.

ROSA.

Ah ! maman, quel monstre ! et que nous sommes heureuses d'avoir une aussi bonne mère !

LA MAMAN (*après avoir embrassé sa fille*).

Louisa se mettait à pleurer à chaudes larmes dans le cabinet noir, elle s'étendait ensuite sur

le parquet, et s'endormait. Betzy, sur le soir, venait la prendre, et la mettait au lit en lui disant : « Louisa, la première fois qu'il vous arrivera de pleurer pour rien, vous aurez affaire à moi »; et en même temps elle lui faisait un récit effrayant de sorciers, de sorcières, de charbonniers, de ramoneurs, qui emportent les méchans enfans dans des sacs; de nains, de géans, de magiciens et d'enchanteurs qui paraissent sous différentes formes, pour les manger. Enfin, lui

disait Betzy : « Si vous me mécontentez, je ferai paraître devant vous un esprit sous la forme d'une petite flamme bleue » !

EDOUARD.

Oh ! la sotte, l'imbécile ! on voit bien que c'est une fille née dans la basse classe du peuple ; il n'y a rien de plus ridicule que ces contes de bonnes femmes.

LA MAMAN.

Vous avez raison, mon fils ; la petite Louisa ne pouvait s'empê-

cher néanmoins de donner son attention à ce bavardage, et quoiqu'elle ne comprît rien à ce qu'il disait, la chose était si neuve pour elle, et lui paraissait si curieuse; elle était d'ailleurs si contente de fixer l'attention de Betzy, et de la voir lui adresser la parole, qu'elle la priait de lui conter toutes ces billevesées.

Betzy ne manquait pas de la contenter; elle lui répétait tous les jours les mêmes folies, ayant bien soin de lui parler de la

*

flamme bleue ; et quoique la crainte de Louisa s'accrût de jour en jour, et qu'elle fût très-mal à son aise quand on la laissait seule, elle écoutait cependant avec beaucoup d'empressement et d'attention les histoires de Betzy.

JAMES.

Je me rappelle que j'avais une nourriee qui me narrait de pareils contes, et plus ils m'effrayaient, plus j'aimais à les entendre ; mais je suis bien

revenu aujourd'hui de croire à de telles pauvretés.

LA MAMAN.

C'est sagement penser, mon fils; enfin, Louisa devint si peureuse, qu'elle s'effrayait de son ombre; mais cela n'est pas tout le mal que lui fit Betzy; quelque grand qu'il soit, il ne fut pas le seul.

Je vous ai dit, mes enfans, que Louisa, à l'âge de quatre ans, était une petite fille très-douce et très-heureuse; elle eût

toujours été la même, si elle n'eût pas perdu son père, ou si elle eût été confiée à des personnes qui eussent eu les soins que ce digne homme avait pour elle ; il lui apprenait à se conduire, il lui indiquait ce qu'il fallait faire et ce qu'il fallait éviter à son âge ; il la corrigeait avec beaucoup de douceur, et proportionnait toujours ses punitions à ses fautes : mais Betzy était bien loin d'en agir ainsi; elle ne prenait aucune peine pour lui apprendre ses devoirs, elle s'ar-

mait toujours de sévérité, qu'elle poussait même jusqu'à la barbarie; elle la traitait si mal sous tous les rapports, qu'elle finit par aigrir son caractère et la rendre maussade, entêtée et menteuse.

EDOUARD.

La petite Louisa, qui avait été autrefois si bonne et si douce!

LA MAMAN.

Quelquefois Betzy la laissait bouder, et même dire des mensonges à d'autres qu'à elle, sans

lui faire des réprimandes ; mais s'il lui arrivait de lui désobéir en la moindre chose, non-seulement elle la menaçait de la petite flamme bleue, mais de beaucoup d'autres choses terribles ; et quelquefois l'idée de cette petite flamme bleue l'effrayait au point de lui donner des convulsions.

Un soir Betzy était à travailler, et occupée à ourler un beau mouchoir brodé pour elle ; Louisa, comme à l'ordinaire, était dans un coin,

entourée de ses joujoux; il arriva que Betzy laissa tomber un rouleau de ruban de satin rose : « Ramassez ce ruban, lui cria Betzy, il va se salir » ! Louisa entendit ce que lui disait Betzy, ne se dérangea pas pour le ramasser, parce qu'elle était de mauvaise humeur, et ne lui fit aucune réponse : « Ramassez-le tout de suite, répéta Betzy, sans quoi je vais vous fouetter jusqu'au sang ». Louisa ne bougea pas de sa place, et resta assise, les yeux fixés sur

la pièce de ruban : « Voulez-vous la ramasser, petite obstinée » ! s'écria Betzy, en se levant de sa chaise, prête à étouffer de colère ; « voulez-vous bien la ramasser, sans quoi je vous ferai voir la flamme bleue cette nuit ».

JAMES.

Je me serais bien moqué de sa flamme bleue.

LA MAMAN.

Je vous crois, mon fils; mais Louisa n'était pas si âgée que

vous, et ne recevait aucun conseil de sa mère : saisie de frayeur, elle ramassa donc le ruban, se jeta aux genoux de Betzy, et lui demanda pardon: « Je ne serai plus méchante, lui dit-elle en sanglottant, je serai bonne fille ; ah ! ne me faites pas voir la *flamme bleue !* je vous en prie, ne me la faites pas voir, je ne serai plus méchante ».

Petite obstinée, reprit Betzy, en lui donnant un paire de soufflets, je ne vous le passerai

pas cette fois, vous verrez la flamme bleue aussitôt que j'aurai fini d'ourler ce mouchoir ; retournez-vous-en, vous n'êtes qu'une petite impudente, et renfoncez, s'il vous plaît, vos larmes, ou vous aurez affaire à moi ; en lui tenant ce langage, elle la souffleta de nouveau.

MARIA.

Mais, est-il bien vrai, maman, qu'il existe des domestiques aussi méchantes que cette Betzy ?

LA MAMAN.

Que trop en Angleterre, ma fille.

Pour en revenir à notre histoire, quand Betzy eut fini son ouvrage, elle prit Louisa par la main, en lui disant : « Venez, petite capricieuse, petite volontaire, venez avec moi ». Louisa se mit à crier de toutes ses forces, se pendit au tablier de Betzy, la supplia de lui pardonner, mais en vain ; Betzy la prit dans ses bras, monta l'es-

calier avec elle, l'enferma dans un petit grenier fort obscur et en emporta la clef ; Louisa qui criait de plus en plus, se saisit du pêne de la porte d'une main, essuya ses yeux avec sa robe, et en détournant la tête, elle vit à une petite distance une légère flamme bleue : cette petite malheureuse poussa alors un cri perçant, et tomba sans connaissance sur le carreau. Betzy, qui se tenait en dehors de la porte, l'ouvrit aussitôt, releva la petite Louisa, et la porta

dans son lit ; mais l'infortunée fut long-temps sans reprendre connaissance, et elle eut une grosse fièvre qui dura plusieurs jours.

ROSA.

Mais, maman, dites-moi donc ce que c'était que cette flamme bleue ; je vous déclare bien sincèrement que je n'en aurai aucunement peur, mais je serais flattée de savoir ce que ce pouvait être.

LA MAMAN.

Il est bon de vous dire, ma

fille, que toutes les substances animales et végétales, lorsqu'elles dépérissent ou tombent en putréfaction, deviennent des corps lumineux, et qu'elles répandent de la lumière. Le poisson pourri, par exemple, et le bois vermoulu, sont lumineux, et donnent une clarté qui ne peut être vue en présence d'une lumière plus forte, telle que celle du jour ou d'une chandelle; le hareng, quand il se putréfie, produit une clarté très-vive; mais, ce n'était pas un hareng, c'était

une coquille d'huître pourrie, que Betzy avait mise dans le grenier, et qui avait causé une frayeur mortelle à Louisa. Cette coquille rendait en effet une petite flamme bleue, et la pauvre enfant croyait vraiment que c'était un esprit.

MARIA.

Ce que c'est que la peur! comme elle fait extravaguer!

LA MAMAN.

Quand Louisa fut revenue de

son évanouissement, Betzy lui dit : « J'ai renvoyé l'esprit que vous avez vu, et il ne vous fera plus peur pour cette fois, parce que je lui ai promis que vous seriez bonne fille, et que vous feriez tout ce que je vous ordonnerais; songez, ajouta-t-elle en l'embrassant, à ce que je vais vous dire: j'exige que vous ne révéliez rien à votre maman de ce que vous avez vu; vous savez qu'elle vous en voudrait beaucoup de ce que vous avez été méchante avec moi; cou-

chez-vous, ma chère, je vais rester avec vous jusqu'à ce que vous soyez endormie »

MARIA.

La scélérate ! je ne suis pas la dupe de cette marque soudaine d'affection pour Louisa ; je vois que cette maudite bonne commençait à croire qu'elle avait porté les choses trop loin envers cette petite fille.

LA MAMAN.

Cela est vrai, ma chère,

elle commençait à concevoir quelque alarme d'avoir rendu Louisa malade, car son pouls était très-élevé, sa figure était rouge comme de l'écarlate, elle avait les yeux et les traits gonflés, enfin elle était très-souffrante; Betzy eût voulu pour beaucoup que cette indisposition cessât, et elle faisait en conséquence tout ce qu'elle pouvait pour calmer Louisa. Ce n'était pas la première fois qu'elle avait fait des défenses semblables à celle dont nous venons de parler, car elle

n'eût pas voulu pour beaucoup que mistriss Cosway fût instruite de la manière dont elle traitait Louisa, dans la certitude où elle était qu'elle perdrait sa place, si elle venait à en être informée, et qu'elle ne lui pardonnerait jamais : mistriss Cosway, en effet, quoique fort indifférente sur le sort de sa petite fille, l'aimait tendrement, et elle croyait que Betzy avait toutes sortes d'attentions pour elle, et qu'elle soignait parfaitement son éducation.

parfois, ce qui est fort rare, elle fait quelque chose de mal, je la reprends avec douceur; c'est le meilleur moyen, Madame, de venir à bout des enfans.

ROSA.

Quelle hypocrite et quelle effrontée menteuse! J'espère qu'un jour elle aura le sort qu'elle mérite.

LA MAMAN.

Oui, ma fille; sa conduite infâme trouvera le châtiment qui lui est dû; et c'est ce qui

arrive toujours, ma chère; tôt ou tard les coupables sont punis.

Quelques semaines donc se passèrent avant que Betzy se hasardât à effrayer Louisa par l'apparition d'esprits; mais elle ne manqua pas de lui en parler, et de lui inspirer de nouvelles frayeurs; elle continua aussi à la gronder et à la maltraiter de la manière la plus cruelle pour la moindre faute qu'elle faisait; mais Louisa n'avait

jamais montré d'obstination depuis que la petite flamme bleue lui avait apparu, tant elle avait fait d'impression sur son esprit. Un jour qu'elle se promenait à la campagne avec Betzy, elle observa une haie couverte de quelque chose qu'elle n'avait jamais vu ; cela ressemblait à une gaze fine, qui paraissait si jolie aux rayons du soleil, que Louisa eut envie d'y toucher, et qu'elle demanda à Betzy ce que c'était.

ROSA.

Cette pauvre petite Louisa, qui avait encore la bonté de lui parler.

LA MAMAN.

«Marchez, gaupe, et ne m'ennuyez pas de vos questions, répliqua Betzy, avec la plus grande dureté; tout ce que vous voyez là est l'ouvrage d'un esprit, le même qui est venu le jour que vous avez été si méchante; vous vous en ressouviendrez, j'espère;

et si vous alliez toucher à son ouvrage, vous ne savez pas ce qui vous en arriverait; vos doigts tomberaient sur-le-champ les uns après les autres : allons, marchez devant moi, Mademoiselle; mettez votre langue dans votre poche, et tenez-vous aussi loin de la haie que vous le pourrez ».

Louisa lui obéit sans répliquer.

C'est ainsi que Betzy repoussa avec la barbarie la plus révoltante une louable curiosité; c'est

ainsi que dans toutes les occasions elle lui remplissait la tête d'absurdités.

EDOUARD.

Vous avez bien raison, maman; *absurdités* est le mot, car cette espèce de gaze que Louisa avait observée sur la haie, loin d'être l'ouvrage d'un esprit infernal, est celui d'une petite araignée pas plus grosse que la tête d'une épingle, appartenant à la classe de celles qui ne font pas de toile, mais qui tendent des fils

très-délicats et très-beaux à une distance si considérable, que les haies, les champs, et même des cantons entiers sont couverts de son ouvrage, qui, comme l'avait remarqué Louisa, a l'air d'une très-belle gaze.

JAMES.

Le nom classique de cette araignée, à ce que m'a dit un jour mon cousin Alfred, est l'araignée couvreuse (*). Ce

(*) Aranea obtextrix.

beau fil, ou plutôt cette belle gaze, que l'on voit voler dans les airs, est appelé par les paysans, *fil de la bonne vierge*, tant l'ignorance est sûre de conduire à l'erreur.

LA MAMAN.

C'est pour cette raison, mes amis, qu'au lieu de faire aux enfans des contes de nourrices et de bonnes femmes, je voudrais qu'on les instruisît à connaître l'histoire naturelle, et ce qui est relatif aux quadru-

pèdes, aux oiseaux, aux reptiles, aux insectes et aux minéraux ; ils en retireraient un bien plus grand avantage.

Mais, pour en revenir à Louisa, la première apparition avec laquelle Betzy chercha à l'effrayer fut celle d'un spectre, d'un revenant; mais vous saurez bientôt, mes amis, ce que c'est qu'un revenant *quand il est pris.* La pauvre petite Louisa avait alors cinq ans : il est bon de vous dire qu'il se trouvait dans sa chambre un portrait en pied de son grand-

père ; il y avait deux ans que ce vieux gentilhomme était mort, mais Louisa se le rappelait parce qu'il était très-dur, très-bourru avec tout le monde, et surtout avec elle ; car, comme il n'aimait pas les enfans, il engageait toujours sa mère à lui donner le fouet pour la moindre faute qu'elle commettait ; mais mistriss Cosway n'en faisait rien, elle savait que ce genre de correction était extrêmement brutal et inconvenant. Louisa n'avait été ni fouettée,

ni battue, ni souffletée avant de se trouver sous la domination de Betzy.

MARIA.

Les traitemens de cette vilaine fille devaient lui paraître d'autant plus insupportables.

LA MAMAN.

Il n'y a pas de doute.

Louisa regardait souvent ce portrait, et elle considérait sans cesse son air farouche et sa parfaite ressemblance avec son

grand-papa; il était vêtu de drap brun, portait une large perruque à trois marteaux, des bas roulés sur ses genoux, des souliers à talons carrés, des petites boucles, une grande canne dans une main, et son chapeau dans l'autre; il avait le teint basané, les sourcils épais et froncés, enfin un air rebarbatif.

Un matin, comme Betzy mettait la robe de Louisa : « Miss Betzy, lui dit cette enfant, vous m'avez fait observer tantôt qu'il y avait des gens qui, après leur

mort, pouvaient sortir de terre; est-ce que mon grand-papa pourrait revenir»?

« Comment, s'il le pourrait, mais sûrement, Mademoiselle, répondit Betzy»; et en proférant ces mots, elle tourna précipitamment Louisa, pour savoir si sa robe était bien ajustée. L'expression de frayeur qui se manifesta alors sur la figure de la pauvre enfant aurait attendri le cœur le plus insensible; elle regarda tour à tour le portrait et Betzy, comme pour lui dire : « De grâce, ne

faites pas revenir mon grand-papa » ! Mais Betzy ne fit aucune attention à ce qu'elle lui dit ; elle porta seulement un coup d'œil sur le tableau, puis un autre dans la glace pour se contempler, et se mit à rire.

Quinze jours environ après cette époque, Betzy sortit un soir, sous le prétexte de faire quelques emplettes, et laissa la pauvre Louisa seule dans sa chambre, avec un grand feu et des lumières.

MARIA.

Quelle imprudence, Maman! vous n'avez pas encore osé nous laisser seuls, et cependant nous sommes bien plus âgés que Louisa.

LA MAMAN.

Ce n'était pas la première fois que Betzy commettait cette faute: elle dit à Louisa avant de partir, comme c'était sa coutume dans ces circonstances, que si elle se comportait en bonne fille, si elle ne faisait pas de bruit,

si elle ne pleurait pas et ne touchait à rien sur la table, elle lui rapporterait quelque chose d'excellent. « D'ailleurs, ajouta-t-elle, si vous êtes bien sage tout le temps que je serai dehors, rien ne vous fera peur, rien ne viendra vous effrayer; rappelez-vous bien ce que je vous dis; je saurai bien si vous avez été sage, car j'ai un petit doigt qui me rend tout ».

EDOUARD.

Son petit doigt en sait tout au-

*

tant que les sorciers, c'est-à-dire qu'il ne sait rien.

LA MAMAN.

Tout juste. Louisa se mit alors à parcourir la chambre, puis elle s'assit sur une chaise pour déshabiller sa poupée; et quoiqu'elle se trouvât fort mal à son aise d'être seule à raison de ce qu'elle était devenue excessivement peureuse, la parole que lui avait donnée Betzy que rien ne viendrait l'effrayer si elle se comportait bien, la ras-

sura, et elle chercha en conséquence à ne pas lui déplaire; mais les enfans oublient quelquefois les avis qu'on leur donne, même quand ils ont envie de bien faire; c'est ce qui arriva à la pauvre Louisa : après avoir habillé et déshabillé sa poupée jusqu'à satiété, elle s'approcha de la table, et dans l'intention d'essayer si elle moucherait bien les lumières, elle monta sur la chaise de Betzy, et moucha une des chandelles avec beaucoup d'adresse; mais à peine eut-elle

achevé, que, se rappelant qu'elle ne devait toucher à rien, elle jeta les mouchettes sur la table, sauta à bas de la chaise, et s'enfuit dans un coin, sans s'apercevoir que les mouchures étoient tombées tout allumées sur le beau mouchoir de Betzy. A peine se fut-elle assise, qu'elle trembla de tous ses membres, et qu'un instant après la table fut tout en feu : la pauvre enfant hors d'elle-même, et persuadée que c'était un des dragons enflammés dont on lui avait parlé,

qui venait la visiter, jeta les hauts cris, puis elle éprouva les plus terribles convulsions.

Heureusement pour elle, un des domestiques passa dans une pièce adjacente au moment où elle criait de toutes ses forces; il éteignit fort adroitement la flamme qui avait gagné la table, prit Louisa dans ses bras, et l'emporta dans la cuisine.

ROSA.

O Dieu! sans l'arrivée mira-

culeuse de cet homme, Louisa eût été brûlée avec tout le monde de la maison!

LA MAMAN.

Certainement; mais la flamme, quand ce domestique entra, n'avait pas encore fait de grands progrès; elle n'avait consumé qu'une robe fort élégante, un mouchoir et un bonnet de miss Betzy.

Louisa était revenue de son évanouissement, et dormait d'un profond sommeil, que Betzy

n'avait pas encore jugé à propos de rentrer ; et lorsqu'elle fut informée de ce qui venait d'arriver, elle entra dans une colère qui ne peut pas se rendre, et jura ses grands dieux que la petite se repentirait d'avoir mouché la chandelle ; car il paraît que Louisa, sur la question qu'on lui en fit, avait avoué et déclaré le motif qui lui avait fait jeter les mouchettes sur la table.

MARIA.

Je suis surprise que les do-

mestiques n'aient pas fait des représentations à Betzy sur les menaces qu'elle se promettait.

LA MAMAN.

C'est positivement, ma fille, ce dont j'allais vous entretenir. « Quoi ! lui dit Gervais, je ne vois pas, miss Betzy, pourquoi vous vous livrez à un pareil emportement ; vous devez sentir que vous avez fait une faute impardonnable en laissant Louisa seule dans une chambre, avec du feu et des chandelles allumées. . . . .

Vous me devez bien des remercîmens, vous en devez bien au bon Dieu de ce que la chose n'a pas plus mal tourné, car si je n'avais pas entendu les cris de miss Louisa, si je n'avais pas volé auprès d'elle, si enfin je n'étais pas parvenu à éteindre le feu, elle eût été brûlée; la chambre, la maison, et tout ce qu'elle contient, ne seraient plus qu'un monceau de cendres! Et nous autres, dans la cuisine, que serions-nous devenus?.... quel rôle eussiez-vous joué vous-

même ?..... qu'aurait dit notre maîtresse, lorsqu'à son arrivée de la campagne, et en descendant de voiture, elle eût trouvé sa maison réduite en cendres, et ce qui est bien pis, son enfant brûlé. Ecoutez ce que je vous dis, miss Betzy; si vous vous avisez de fouetter miss Louisa, comme vous l'en menacez, je vous déclare solennellement que j'instruirai de tout ma maîtresse à son retour..... Quand même l'enfant aurait tort, elle a bien assez souffert,

ma foi!....... La pauvre petite ange, elle avait le visage tout noir lorsque je l'ai ramassée..... De ma vie je n'ai été aussi effrayé. »

EDOUARD.

Ce discours de Gervais était fort raisonnable.

LA MAMAN.

Il n'en offensa pas moins Betzy, qui aurait assommé Gervais, si elle l'eût osé; mais elle ne prit seulement pas la liberté de le contredire, car elle crai-

gnait qu'il n'allât révéler l'aventure à sa maîtresse, et elle n'avait rien tant à cœur que de le calmer. Dissimulant donc de son mieux son ressentiment : « Je vous remercie, lui dit-elle, de ce que vous avez fait, mais je contais revenir au bout de quelques minutes, et j'aurais cru que Charlotte et Sarah auraient veillé sur Louisa pour moi; au surplus, comme je suis la seule qui ait à souffrir de cet événement, il n'est pas besoin d'en parler davantage. Je vous promets,

mon cher Gervais, que je ne donnerai pas le fouet à Louisa, et même que je ne lui parlerai pas du tort qu'elle m'a fait ».

Gervais ainsi que les autres femmes de chambre promirent de garder le silence, et miss Betzy alla se coucher, dans une situation peu digne d'envie, très-formalisée de l'impertinence de Gervais, et très-affligée de la perte de sa robe, de son mouchoir, de son bonnet, ainsi que de la table d'acajou (cette espèce de guéridon lui avait été donné par sa maîtresse), et si

courroucée contre Louisa, qu'elle se promit bien de l'effrayer plus qu'elle ne l'avait fait. « Je me moque bien, dit-elle, des convulsions de cette petite obstinée.

MARIA.

Quel caractère dur et barbare avait cette Betzy ! au lieu d'être sincèrement fâchée de la conduite qu'elle a tenue, de remercier la Providence d'avoir sauvé Louisa des flammes, elle n'éprouve pas le moindre remords, pas le moindre sentiment de

reconnaissance, et jure encore de punir cette infortunée, en lui faisant peur.

LA MAMAN.

Ce que vous dites, ma fille, est très-juste.

Le lendemain matin, Louisa, en se réveillant, jeta les yeux autour de la chambre pour tâcher de découvrir Betzy, son petit cœur tressaillant d'effroi au souvenir de ce qui s'était passé la veille.

Betzy partit dans le moment; Louisa se leva, puis elle lui

dit, les larmes aux yeux et en joignant ses petites mains : « Pardonnez-le-moi pour cette fois, miss Betzy, je ne toucherai de ma vie à la table, non, cela ne m'arrivera plus jamais ».

Betzy avait l'air d'une furie, mais elle se contenta de lui dire sans y mettre beaucoup d'aigreur : « Taisez-vous, petite sotte ; qu'il vous arrive jamais de dire un mot de votre incartade, si vous l'osez ! Allons, renfoncez vos larmes, je vous prie. Seriez-vous bien aise,

ajouta-t-elle en radoucissant, de rester un peu plus long-temps au lit? vous le pouvez, si vous le voulez, et je vais vous apporter votre déjeûner ».

« Vous m'obligerez, miss Betzy », reprit Louisa, très-surprise et très-satisfaite de n'avoir pas eu le fouet; son cœur innocent était loin d'avoir le moindre soupçon de ce qui lui était réservé. Ce jour se passa, ainsi que la semaine entière, sans que Betzy ouvrît la bouche sur ce qui était arrivé; elle garda

un silence absolu avec Louisa. L'orage est souvent précédé par le calme le plus profond.

Peu de temps après, mistriss Cosway qui depuis long-temps était à la campagne, envoya un exprès pour dire à Gervais de se rendre auprès d'elle, et d'apporter avec lui une robe qu'elle lui désignait, et que Betzy lui remettrait.

Bon, dit Betzy en elle-même, ma maîtresse ne viendra certainement pas ce soir, ni peut-être de long-temps; elle sourit en

disant adieu à Gervais, et en effet, son départ lui faisait beaucoup de plaisir.

JAMES.

Je le crois; elle allait avoir beau jeu pour tourmenter sa victime.

LA MAMAN.

Elle continua tout le jour à être de bonne humeur; le soir, elle mit au lit Louisa, en lui disant de dormir et d'être bonne fille.

Louisa, qui avait passé la journée sans qu'il lui fût rien arrivé de désagréable, et avait fait un tour de promenade assez long, se trouva disposée au sommeil. Aussitôt que Betzy fut sortie de la chambre, elle s'endormit. Sur les sept heures du soir, elle fut réveillée par *une main froide comme la glace* qui lui toucha la joue... Elle se leva en sursaut, ouvrit les yeux.... et vit, ou plutôt crut voir la figure de son grand-papa, habillé dans le costume du portrait. Ce qu'é-

prouva dans ce moment la pauvre Louisa ne peut pas s'exprimer; elle ne se mit ni à crier ni à pleurer; elle n'éprouva pas de convulsions, car elle pouvait à peine respirer, tant elle était effrayée!... Ses joues se couvrirent d'une pâleur mortelle, elle trembla de tous ses membres; et il y a tout lieu de croire que cette terreur lui eût occasionné quelque maladie, si son *grand-papa* ne l'eût aussitôt tirée du lit, et ne l'eût fouettée jusqu'au sang avec une

poignée de verges qu'il tenait : elle ne reprit ses sens que par le mal qu'il lui fit.

MARIA.

Mais, maman, comment le *grand-papa* a-t-il pu venir fouetter cette pauvre Louisa ?

LA MAMAN.

Quoi ! vous ne le devinez pas, ma fille? dans un instant, ma chère, vous connaîtrez tout ce mystère d'iniquité.

« Maintenant, lui dit le *grand-papa* d'un ton de voix sourd et concentré, rappelez-vous une autre fois ce que Betzy vous aura dit. Quoi! vous avez eu l'audace d'approcher de la table! Quoi ! vous avez osé moucher les chandelles !... Regardez-moi, regardez-moi en face, petite effrontée? Je suis l'ombre de votre grand-père! je sors dans l'instant de la tombe ! toutes les fois que vous désobéirez à miss Betzy, je viendrai vous fouetter; et si vous êtes par

trop méchante, je vous emporterai avec moi dans les enfers ». En disant ces mots, le *grand-papa* se mit à pousser un soupir caverneux, et disparut: mais par où et comment? c'est ce que ne pouvait pas concevoir Louisa; sa frayeur était si excessive, elle était si meurtrie qu'elle ne put pas remuer de sa place, et qu'elle resta la joue appuyée sur son oreiller, dans la position où on l'avait placée, les yeux inondés de larmes, et son cœur agité comme si elle eût été

prête d'expirer ; mais à peine trois minutes s'étaient-elles écoulées, que la porte s'ouvrit, et que mistriss Cosway entra dans sa chambre.

MARIA.

Ah ! quel bonheur, maman, pour cette petite malheureuse !

LA MAMAN.

« Grand Dieu ! s'écria-t-elle en s'approchant du lit ; Louisa, Louisa, mon ange ! qu'est-ce que tu as » ? Sa voix rendit aussitôt à Louisa ses forces ; elle

se jeta à bas du lit, et s'élança dans les bras de sa mère; mais, « ô maman ! ô maman » ! fut tout ce qu'elle put dire pendant quelques instans.

« Ma chère Louisa, ma chère enfant, lui dit mistriss Cosway en l'embrassant, qu'as-tu? parle, mon ange, dis-moi ce qui te fait pleurer? — Maman, le spectre! l'ombre! le spectre de grand-papa! » Et en disant ces mots, elle lui montra le portrait. L'étonnement de mistriss Cosway était inexpri-

mable; elle pouvait à peine croire que son enfant fût éveillée. « *L'ombre du grand-papa!* répéta-t-elle après sa fille; que veux-tu dire, mon cœur, je ne te comprends pas »?

« Maman, dit Louisa en sanglotant, le spectre de *grand-papa* est venu, et m'a fouettée, parce que j'ai été méchante; oui, oui, il m'a donné le fouet, il m'a fait un mal épouvantable........ Regardez mes reins, maman.... Il n'y a rien de plus vrai ».

Mistriss Cosway fit approcher Louisa de la lumière, l'examina, et vit à son grand étonnement l'empreinte et les traces ensanglantées des verges.

« Bonté divine ! s'écria-t-elle en tirant la sonnette avec violence. Ma pauvre enfant, qui est-ce qui t'a ainsi maltraitée ? qui est-ce ?....... ».

« Le *grand-papa*, interrompit Louisa, et elle lui montra de nouveau le portrait ».

« Non, mon enfant, lui dit

mistriss Cosway, qui comprit alors clairement ce dont il était question, tu te trompes ».

EDOUARD.

Je vois enfin, maman, qui ce pouvait être.

ROSA.

Mon frère, laisse conter à maman.

LA MAMAN.

« Ton grand-papa, ajouta-t-elle, est quelqu'un de mes gens déguisé, et je le veux connaître ».

Elle sonna de nouveau.........
La porte s'ouvrit...... Charlotte parut. « Monstre ! s'écria mistriss Cosway, car elle ne pouvait plus se contenir, serait-ce vous qui auriez eu l'audace de fouetter mon enfant, et de la jeter dans une pareille frayeur?..... Parlez, et si vous osez nier la vérité.... »
— Madame, je vous proteste que ce n'est pas moi...... Je ne sais seulement pas ce que vous voulez me dire..... Miss Betzy est celle qui..... ».

« Faites-moi-la venir; sur-le-

champ envoyez tous mes gens après elle..... je veux savoir la vérité ».

Un instant après, tous les domestiques de la maison parurent, à l'exception de miss Betzy.

« Où est Betzy? s'écria mistriss Cosway. — *Je ne sais pas, Madame* », répondirent-ils tous à la fois.

« Serait-ce possible, reprit-elle en joignant les mains »!

« Madame, interrompit Gervais, en fixant ses regards sur la porte du cabinet qui se trou-

vait exactement en face du lit de la petite Louisa, je vous prie de me laisser parler le premier. Vous savez, Madame, que je ne vous ai pas quittée de la journée, et que je ne sais rien de ce qui s'est passé ici; mais je jure sur ma vie que c'est miss Betzy qui a fouetté et jeté dans une pareille frayeur miss Louisa.

Comme il disait ces mots, on entendit quelque chose remuer dans le cabinet; traversant aussitôt la chambre, il en enfonça la porte, et en tira le *spectre*,

l'ombre terrible du grand-papa, c'est-à-dire, *miss Betzy.*

« Voilà, Madame, *le fantôme!* s'écria Gervais en la poussant devant lui; *je vous l'avais bien dit, Madame; j'étais bien sûr que c'était Betzy* ».

Les autres domestiques ne purent s'empêcher de rire aux éclats; car miss Betzy, avec son habit brun et sa perruque poudrée, faisait une grotesque figure. Louisa, qui n'était pas encore bien remise de sa frayeur, la regarda d'un air étonné, en

serrant sa maman de toutes ses forces.

Mais l'émotion de mistriss Cosway ne peut pas se rendre; elle fut tellement saisie de douleur et de colère à la vue de Betzy, dans le costume du *grand-papa*, que, n'ayant pas la force de parler ni de se tenir sur ses jambes, elle se jeta dans un fauteuil, et versa un torrent de larmes.

« Remettez-vous, je vous prie, Madame, lui dit le bon Gervais, en lui conseillant de prendre un

verre d'eau qu'il lui présenta. Mistriss Cosway le but et se trouva soulagée; puis jetant un regard d'indignation sur Betzy : « Fille infâme, lui dit-elle, est-ce là la manière dont vous remplissez vos devoirs, et que vous répondez à la confiance que j'ai eue en vous?... Regardez le corps de mon enfant, voyez les marques de votre coupable violence!.. Est-ce là la manière de la corriger, quand elle a des torts, que de la battre et de l'épouvanter?... Inhumaine créature!...

Votre vue la fait encore frissonner, et elle tremble de tous ses membres!........ Je ne veux rien entendre de vous; ne cherchez pas à vous justifier, votre conduite est inexcusable........ Vous allez sortir sur-le-champ de chez moi..., et vous n'entrerez dans aucune maison où il y aura des enfans, si je puis l'empêcher, car je vais publier partout votre indignité.... Je vais faire connaître votre caractère brutal et féroce ». Elle se tut un instant; puis tournant ses

regards vers Louisa, elle se mit à pleurer de nouveau; levant ensuite ses mains et ses regards au ciel : « Je ne suis pas non plus; continua-t-elle, sans avoir des reproches à me faire; j'ai des torts envers cette enfant que je chéris plus que moi-même; je l'ai entièrement négligée, je l'ai abandonnée aux soins d'une femme dont je ne connaissais pas le caractère. Dieu tout-puissant, pardonne-moi cette faute, vois avec quelle sincérité je me repens de mon erreur, et combien

je suis résolue de la réparer ». Puis se retournant du côté de ses gens du sexe masculin. « Vous pouvez vous retirer, leur dit-elle : brave Gervais, j'aurai à vous parler dans un instant ». Tous ses domestiques sortirent aussitôt. « Maintenant, continua mistriss Cosway en s'adressant au *fantôme*, je vous ordonne de quitter de suite ce déguisement, et de remettre vos habits en présence de l'enfant; elle se convaincra entièrement par là du stratagème

infernal dont vous avez usé avec elle; faites cè que je vous dis, ou je vous y ferai contraindre par la force..... ». Betzy n'osait ni bouger ni parler. « Charlotte, continua mistriss Cosway, allez chercher ses vêtemens »? Charlotte entra d'abord dans le cabinet, mais ses habits n'y étaient pas; elle passa ensuite dans une chambre voisine, d'où elle les rapporta.

« Maintenant, répéta mistriss Cosway, obéissez-moi dans l'instant, ou Charlotte, Sarah et

Susanne vont vous y forcer ».

Betzy, jetant un regard furieux sur sa maîtresse, se mit aussitôt à se déshabiller. D'abord elle jeta sa perruque *poudrée à blanc*.... Mistriss Cosway, en la ramassant, dit à Louisa : « Touche cela, ma petite amie, prends-le dans ta main, et vois que c'est une véritable perruque ». Elle en fit autant de l'habit, de la veste et des sourcils du grand-papa; car Betzy, qui n'avait pas oublié que

Sous un sourcil épais il avait l'œil caché,

avait eu soin d'appliquer sur les siens, avec de la gomme, du poil de taupe.

JAMES.

Effectivement, je vois dans la gravure que les sourcils de Betzy sont beaucoup plus fournis que ne le sont ordinairement ceux d'une femme.

LA MAMAN.

Enfin elle fut complètement rhabillée dans ses propres vêtemens; et lorsqu'elle eut effacé de sa figure la couleur brune qu'elle y avait mise pour imiter

le teint basané du grand-papa, elle continua de rester devant sa maîtresse, en gardant le plus profond silence.

« Oh ! maman ! s'écria la petite Louisa en frappant ses petites mains l'une contre l'autre, je vois parfaitement miss Betzy ; ce n'est pas mon grand-papa : oh, que je suis contente ! »

— « Je remercie le ciel, ma bonne fille, de ce que te voilà détrompée....... C'est effectivement miss Betzy, et je suis forcée d'ajouter qu'elle t'a rendu un bien

mauvais service..... Betzy, vous allez vous préparer pour votre départ : dans une heure d'ici j'aurai le loisir de recevoir vos comptes. » En disant ces mots, mistriss Cosway se leva, et, prenant sa fille par la main, elle sortit de la chambre.

Quand Betzy eut préparé ses effets, elle se rendit auprès de sa maîtresse, et parut devant elle le visage refrogné et sans proférer un seul mot.

« Betzy, lui dit mistriss Cos-

way avec beaucoup de douceur, je suis désespérée de la conduite que vous avez tenue ici; je m'étais flattée, je le répète, que vous vous rendriez digne de la confiance que j'avais mise en vous, lorsque je vous avais chargée du soin de ma fille ; j'ai la conviction maintenant, la pénible et douloureuse conviction, que vous n'êtes pas faite pour gouverner des enfans; je vous répète donc que si je puis l'empêcher, vous n'entrerez jamais dans une condition où il y en aura. Aucune

mère ne sera trompée par vous, comme je l'ai été moi-même; aucune mère ne ressentira les douleurs que j'ai éprouvées lorsque vous m'avez rendue témoin des larmes et des souffrances de ma fille. Mais écoutez-moi, Betzy : il y a cinq ans que vous êtes à mon service, c'est-à-dire, depuis la naissance de Louisa: je vous ai toujours connue sage, honnête, sobre et vigilante; je vous recommanderai avec le plus grand plaisir à toutes les personnes de ma connaissance qui

n'auront pas d'enfans; rapportez-vous-en à moi là-dessus, et vous ne serez pas trompée dans votre espoir....... Comme je sais que tous vos parens demeurent en province, il est possible que vous ne sachiez pas où aller; et quoique j'aie de justes raisons pour être indignée contre vous, je ne veux pas être sans commisération; prenez donc ces dix guinées, en sus de vos gages; elles vous mettront à même de vous procurer un logement à Londres

jusqu'à ce que vous retourniez chez vos père et mère. »

MARIA.

Comment, maman! mistriss Cosway lui donne de l'argent en sus de ses gages, pour avoir été laborieuse et vigilante; mais ces absences qu'elle faisait, en laissant seule la pauvre Louisa; le danger auquel elle l'avait exposée d'être brûlée; la peur qu'elle lui avait déjà faite de la petite flamme bleue?

LA MAMAN.

Votre observation est juste, ma fille; mais mistriss Cosway

ignorait tout cela; aucun des domestiques n'avait voulu la trahir; et Gervais lui-même, sur l'assurance qu'elle lui avait donnée de ne plus fouetter Louisa ni de la laisser seule, avait gardé le secret envers mistriss Cosway, qui, après son départ, fut informée de tout, et témoigna à ce fidèle serviteur sa reconnaissance d'avoir sauvé la vie à sa fille.

Mistriss Cosway retourna ensuite auprès de Louisa, dont elle avait bassiné les plaies au moment où elle était déjà sortie de

la chambre ; à laquelle elle avait fait prendre de l'eau d'orge, et prodigué toutes sortes de caresses ; elle la troûva endormie, et passa la nuit à côté d'elle sans oser fermer l'œil.

Le lendemain matin, cette petite infortunée se leva très-fraîche, quoiqu'elle se ressentît encore des blessures des verges, et qu'elle eût la tête un peu pesante ; mais lorsqu'elle sut que Betzy était sortie pour toujours, lorsqu'on l'eut désabusée entièrement sur tout ce qui lui avait

fait peur, elle se sentit totalement soulagée ; et se jetant au cou de mistriss Cosway : « O, ma chère maman, lui dit-elle ! serai-je toujours avec vous, coucherai-je toujours dans votre chambre, ne m'abandonnerez-vous jamais, m'aimerez-vous comme faisait mon papa » ? Ce reproche innocent arracha de nouveau des larmes à sa mère.

« Oui, ma chère enfant, lui dit-elle, je t'aimerai comme faisait ton papa, quoique, j'en demande pardon à Dieu, je ne

t'en aie jamais donné des preuves; mais dorénavant tu trouveras toujours en moi la plus affectionnée des mères ». Mistriss Cosway tint parole : loin de consacrer tout son temps à la frivolité et à la dissipation, loin de se tenir des mois entiers éloignée de sa fille, elle mena une vie exemplaire, veilla à l'éducation de Louisa, et remplit scrupuleusement envers elle tous les devoirs que le nom sacré de mère impose.

2e DIALOGUE.

La petite imprudente.

LA MAMAN, ROSA, MARIA, EDOUARD, JAMES.

LA MAMAN.

Comme mon but, dans ces entretiens, est de vous prémunir contre les accidens dont l'inexpérience n'est que trop souvent victime, je vais encore mettre sous vos yeux un dessin d'après lequel vous concevrez de vives



la petite Imprudente.

inquiétudes sur le sort d'une enfant qui a eu l'imprudence d'arracher des crins à la queue d'un cheval.

EDOUARD.

Je vois effectivement à quoi cette petite malheureuse s'expose par sa témérité ; elle en tient déjà une poignée dans sa main.

MARIA.

Elle me cause aussi une frayeur mortelle ; car si le cheval allait lui donner un coup de pied, il l'écraserait comme une mouche !

ROSA.

Voyez comme cette femme paraît alarmée en descendant cette échelle au milieu de ces arbres : elle voit bien, cette bonne mère, que son enfant est entre la vie et la mort.

JAMES.

Ce qui me fâche le plus, c'est que le cheval couche ses oreilles, et se *coiffe* comme s'il était prêt à lâcher une ruade. Comment les villageois ne prennent-ils pas plus de précaution qu'ils

ne le font pour mettre leurs enfans à l'abri de toute espèce de danger ?

LA MAMAN.

C'est une chose vraiment inconcevable : aussi, mes enfans, je vous recommande bien de vous tenir toujours éloignés des chevaux à la campagne, et des voitures à la ville. La mère de cette enfant, nommée Gertrude Soham, du village de Keswick, est arrivée à temps pour sauver la petite Ursule; mais un instant

auparavant une de ses voisines eut un de ses petits garçons foulé aux pieds par deux chevaux, que vous voyez un peu plus loin : celui qui les menait s'est arrêté pour boire au cabaret, et l'enfant a été victime de sa négligence.

JAMES.

Mais, maman, comment voulez-vous que des enfans puissent parer à des événemens de ce genre?

LA MAMAN.

En ne sortant jamais seuls, comme je vous l'ai déjà dit, mon fils : des enfans de l'âge de la petite Ursula doivent être accompagnés de leur papa ou de leur maman; car je ne suis pas d'avis qu'on puisse les confier à des domestiques; il n'y a que l'œil d'un père ou d'une mère qui puisse répondre de la sûreté des enfans.

MARIA.

Ah! maman, vous ajouterez

sans doute celui des frères et sœurs?

LA MAMAN.

Oui, ma fille, quand ils ont l'âge de raison. Demain, mes enfans, nous passerons à de nouvelles anecdotes, et je vous conterai une historiette fort touchante.

PATTY.

« FAITES-MOI la charité, s'il vous plaît, ma bonne demoiselle, disait une petite mendiante, grelottant de froid et couverte de haillons ; mon papa est mort, et maman est malade dans son lit ; comme elle ne peut pas travailler, mes petits frères et mes petites sœurs meurent de faim. — Je n'ai rien à vous donner, répliqua l'orgueilleuse et insensible, mais très-opulente miss Luttrell, en montant dans la

voiture de son père qui l'attendait pour la mener à la campagne. Retirez-vous, et n'étourdissez pas les gens avec votre voix glapissante. — Hélas, Madame! s'écria la pauvre enfant, par pitié daignez me donner quelques sous pour ma pauvre mère! — Vous n'aurez rien, éloignez-vous, petite vagabonde ». Et elle ordonna aussitôt au cocher de fouetter. La petite Patty s'en retourna tristement, et les yeux baignés de larmes, à la chaumière de sa maman; son cœur était

navré de douleur; la pauvre petite fille songeait que sa mère périssait de besoin, et qu'elle n'avait elle-même, pour la secourir, que les aumônes des âmes généreuses.

Comme Patty tenait languissamment les yeux penchés vers la terre, elle vit briller quelque chose, et se baissa pour le ramasser : c'était une filoche en argent remplie d'or.

Le cœur de la petite tressaillit un instant de joie : « Grand Dieu! s'écria-t-elle, comme ma mère va être riche! comme elle

va être heureuse! je ne serai plus obligée de mendier ». Mais cette joie ne dura qu'un instant : la rectitude naturelle de ses principes et la pureté de son âme reprirent bientôt leur ascendant. « Cet argent, se dit-elle, n'est pas à moi, il ne m'appartient pas, et je n'y ai aucun droit; il faut que je fasse tout mon possible pour trouver la personne qui l'a perdu ». Patty alors courut à toutes jambes à la chaumière pour demander conseil à sa maman. « Regardez,

lui dit-elle, ce que j'ai trouvé. Oh! ma mère, dites-moi, que faut-il que j'en fasse? — Le rendre à celui auquel il appartient : si nous sommes pauvres, Patty, nous devons être honnêtes. Ne crains rien, ma chère, le bon Dieu aura pitié de nous. — Maman, s'écria Patty en regardant à travers la fenêtre de la chaumière, je vois monsieur le curé qui vient par-ici! — Cours auprès de ce digne pasteur, ma chère Patty, et faislui part de ce que tu as trouvé ».

Patty fit ce que sa mère lui avait ordonné. « Je connais, dit le bon curé, la personne à qui appartient la bourse; mais dis-moi, ma chère amie, qui ès-tu? — Je suis, pour vous obéir, monsieur le curé, une pauvre enfant, qui a été ce matin demander la charité pour ma pauvre mère? — Où demeure-t-elle? — Dans la chaumière que vous voyez là-bas, Monsieur. — Conduis-moi vers elle », lui dit ce digne ecclésiastique. Patty et le curé furent bientôt

arrivés à la chaumière. La situation dans laquelle il vit la mère de Patty excita sa compassion, et fit naître dans son âme la plus haute estime pour cette infortunée. Il demanda depuis combien de temps elle était malade, et pourquoi elle ne s'était pas adressée à la paroisse pour avoir des secours. « Hélas! Monsieur, lui répondit-elle, j'ai dans le voisinage des parens très-riches et très-puissans, qui devraient avoir soin de moi ainsi que de mes pauvres enfans. Ce ne sont,

à la vérité, que des cousins, mais nous n'en sommes pas moins du même sang. J'ose assurer que s'ils avaient eu besoin de moi, j'aurais partagé avec eux jusqu'à mon dernier morceau de pain. — Quel est leur nom, je vous prie, demanda le curé? — Luttrell. — Quoi! le nabab du canton! — Oui, Monsieur; c'est du moins celui qui passe pour être riche comme un Crésus : son père et le mien étaient frères; le père de M. Luttrell mourut qu'il n'était encore

qu'un enfant, et le mien, qui était fermier, prit à la maison mon cousin, et eut soin de lui, jusqu'à ce qu'il eût atteint seize ans; à cet âge il partit pour les Indes, en qualité de domestique d'un riche particulier, et revint dans le pays, il y a environ cinq ans, très-riche et très-gros seigneur. Mon mari était encore vivant; c'était un simple journalier, Monsieur, mais ce qu'il gagnait suffisait à nos besoins et à nos désirs. Sa maladie fut longue, et quand il mourut

il me laissa dans le plus grand dénuement, avec six petits enfans, dont l'aînée se nomme Patty. J'ai cru devoir aller demander du secours à mon cousin; je fis la sottise de croire que si ce parent me voyait, comme nous avions été élevés ensemble, il pourvoirait au sort de mes pauvres enfans : ainsi donc je fis trente milles à pied avec ma petite famille, pour me rendre au château où il demeure. Mais, le croirez-vous, Monsieur, cet homme eut la cruauté de me

méconnaître, et me dit que si je venais encore l'importuner, il m'enverrait à la maison de correction! Le cœur en proie aux plus vives douleurs, je revins dans cette pauvre chaumière qu'un fermier du village m'a louée toute meublée, bien résolue d'y rester, dans l'espérance que cet homme se repentirait de ses procédés; mais il y a six mois que j'attends en vain. J'ai travaillé aux champs jusqu'à la fin de la semaine dernière; Patty en a fait autant; mais le

grand froid dont j'ai été saisie en sarclant de l'herbe humide, m'a donné un rhumatisme qui me tient au lit. Nous avons épuisé tout notre petit magasin de provisions, et ce matin, j'ai envoyé la pauvre Patty demander l'aumône chez son orgueilleuse cousine, qui demeure, comme vous savez, à deux pas d'ici; mais elle l'a chassée avec le plus odieux mépris!

— Ne vous embarrassez de rien, ma bonne femme, lui dit le pasteur : Dieu n'abandonne

jamais *le faible, le juste, la veuve et l'opprimé*. Apprenez maintenant que la bourse trouvée par votre petite fille appartient à la bonne dame Hallierr; elle l'a perdue ce matin, et ses domestiques sont dans ce moment occupés à la chercher. Viens avec moi, Patty, chez cette généreuse dame, je suis sûre qu'elle te récompensera de ton honnêteté».

Patty le suivit chez lady Hallierr, où le curé fut aussitôt admis; elle resta dans l'anti-

chambre en attendant le moment où l'on viendrait l'inviter à entrer. Quelques instans après, un domestique vint prier Patty de le suivre, et elle monta, le cœur palpitant de joie, dans la chambre à coucher de lady Hallierr. Cette bonne dame, après l'avoir accueillie avec la plus grande affabilité, lui dit : « Ma chère fille, je suis tellement enchantée de votre probité, que je ne sais comment exprimer le plaisir qu'elle me fait. Vous resterez avec moi, Patty, et à l'avenir

vous jouirez de tous les avantages et de tous les agrémens que ma maison peut procurer. — Madame, lui dit Patty, vous êtes trop bonne; on ne peut être plus reconnaissante que je ne le suis de votre bienveillance; mais il m'est impossible de me séparer de ma pauvre mère. Lorsqu'elle se portera bien, Madame, et qu'elle sera en état d'aller aux champs, je me rendrai volontiers auprès de vous. — Comment! lui dit lady Hallierr, est-ce que vous aimeriez mieux

retourner à votre chaumière, et là, sans nourriture et presque sans vêtemens, y veiller votre maman et vous tenir à côté d'elle, que de demeurer dans une belle maison et d'avoir un beau carrosse pour vous promener? — Oui, sûrement, Madame; car comment pourrais-je jamais me déterminer à prendre un bon repas, tandis que maman mourrait de faim; ou me promener en voiture, tandis qu'elle n'aurait pas la force de marcher?... Non, non, je ne veux pas aban-

donner ma mère. — Ma chère Patty! ma chère enfant! vous n'abandonnerez pas votre mère, tout le temps qu'elle sera malade; vous allez retourner auprès d'elle, Patty, mais ce sera pour la consoler. Tant que vous serez bien soumise et respectueuse envers vos parens, vous ne manquerez jamais de protections ». Lady Hallierr tira le cordon de la sonnette, et ordonna à deux de ses gens d'accompagner Patty à la chaumière; l'un chargé d'un panier d'excel-

lentes provisions, et l'autre d'une caisse d'habits. Patty ne pouvait plus contenir sa joie; elle resta plusieurs minutes sans parler, sans même pouvoir remercier sa bienfaitrice; mais elle se prosterna à ses pieds, se couvrit la figure avec ses mains et se mit à pleurer; puis elle remercia, dans les termes les plus simples et les plus religieux, la Providence, et ensuite lady Hallierr du bienfait qu'elle venait d'obtenir.

Patty prit ensuite congé de

sa bienfaitrice et se hâta d'aller rejoindre sa mère, le cœur soulagé et libre de toute inquiétude. La joie et la reconnaissance de cette brave femme furent telles qu'il serait impossible de les rendre. Elle mangea des provisions que lady Hallierr lui avait envoyées, et goûta ensuite le sommeil le plus paisible.

La mère de Patty ne fut pas long-temps sans se rétablir; et lady Hallierr lui ayant procuré toutes ses aises en la plaçant dans une ferme, elle y passa tran-

quillement et heureusement ses jours, tandis que Patty resta près de lady Hallierr, aimée et respectée de tous ceux qui la connaissaient. Elle se fit tant admirer par ses bonnes qualités, qu'avant d'avoir atteint sa vingtième année, elle épousa un très-respectable fermier, qui possédait une propriété considérable.

Tandis que les jours de Patty coulaient dans une vertueuse félicité, et qu'elle se livrait à une honnête industrie, son orgueilleuse et insensible cousine,

qui n'avait pas voulu la reconnaître et l'avait méprisée dans sa misère, passait sa vie fort mécontente d'elle-même, et inutile au monde entier. Quoique entourée d'une pompeuse magnificence et au milieu de tout le luxe des richesses, cette misérable fille était continuellement en opposition avec les volontés de ses parens; ce qui est un crime irrémissible aux yeux des hommes et de l'Etre suprême. Le dernier acte de désobéissance dont miss Luttrell se rendit cou-

pable, fut celui d'épouser un des valets de son père. Dès que M. Luttrell fut informé du mariage de sa fille, il fit le vœu le plus solennel de ne la plus revoir. La pauvre miss Luttrell alla demeurer dans une ville voisine du séjour paternel, où son mari ne resta avec elle que le temps nécessaire pour dissiper son argent; et après lui avoir enlevé ses bijoux, il la laissa en proie à une maladie nerveuse, sans aucun moyen d'existence. Elle implora la clémence de son

père, mais il se montra sourd à ses supplications, et chassa même de nuit, par un temps de neige, celle qui, quelques années auparavant, avait congédié sa cousine. Ce même soir, comme Patty, sa mère, ses sœurs, ses frères et son mari étaient assis autour d'un bon feu, à conter des histoires amusantes, Patty s'écria tout à coup : « Paix ! paix ! je suis sûre d'avoir entendu la voix de quelqu'un dans la détresse » ! Le récit du conte fut aussitôt suspendu, et il se

fit un silence qui ne fut interrompu que par les gémissemens qu'ils entendirent au dehors de la maison. Patty se leva aussitôt de sa chaise, et, suivie par toute sa société, elle s'élança vers la porte ; mais elle ne l'eut pas plutôt ouverte, qu'elle aperçut une pauvre femme couchée par terre, qu'avec l'aide de son mari elle parvint à relever dans ses bras ; et quel fut son étonnement lorsqu'elle reconnut dans cette infortunée ce personnage si fier et si orgueilleux, miss Luttrell !

Patty se rappela la manière dont elle en avait été traitée jadis; mais elle s'en ressouvint comme un chrétien doit le faire, et rendit le bien pour le mal. Après avoir approché du feu sa cousine, lui avoir bassiné avec de l'eau de vie les tempes, les mains et les pieds, et l'avoir rendue par ses soins généreux au sentiment de sa situation, sa cousine ouvrit les yeux, et les fixant sur Patty, elle poussa un cri d'effroi, et la supplia de ne pas la regarder: « Miséra-

ble que j'étais, misérable que je suis, ajouta-t-elle, je ne mérite pas de pitié! — Oh! les malheureux, dit Patty, méritent toujours compassion et doivent obtenir nos secours. Je ne suis pas riche, mais je sais mettre quelque chose en réserve pour le soulagement des infortunés. — Hélas! pourrez-vous jamais prendre sur vous de me pardonner? lui dit miss Luttrell. — Oui! s'écria Patty; et sans cela, comment pourrais-je espérer que le Créateur me remettra mes fautes à moi-même »?

Patty mit au lit sa cousine, qui, après avoir langui quelques heures, expira en disant: « Si j'avais été *bienfaisante*, j'aurais été *heureuse*. Les cœurs *insensibles* et *dépravés* ne sont jamais en *paix* avec eux-mêmes ». Patty vécut long-temps, et mena une vie fort heureuse; elle laissa au monde entier un exemple et un modèle d'honnêteté, de piété filiale et de conduite religieuse.

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES

Contenues dans ce volume.

FIN DE LA TABLE.

